

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 40

Artikel: Philippe Corsat
Autor: D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 3 octobre 1874.

« L'Italie est-elle la terre des morts ? » tel est le titre d'un livre dans lequel Marc-Monnier célébrait, il y a quelques années, la gloire de cette terre classique et saluait ses promesses d'avenir.

Depuis le moment où l'écrivain genevois traçait ces pages brillantes, l'Italie a accompli l'œuvre de régénération et d'unité nationale ; elle possède Rome, elle est devenue l'une des grandes puissances de l'Europe.

Dans ce travail de reconstitution, l'on a pu remarquer avec quelle direction modérée et prudente le but a été poursuivi. Le gouvernement italien, en particulier, a montré la plus grande sagesse dans sa lutte contre les prétentions de l'ultramontanisme.

Nous faisons ces réflexions dimanche dernier en voyant la colonie italienne habitant la Suisse romande, défilér nombreuse dans nos rues et célébrer avec enthousiasme le grand événement du 20 Septembre 1870, le retour de Rome à l'Italie.

Est-ce que l'on avait craint des démonstrations trop bruyantes, des discours compromettants ? Le fait est que nos autorités cantonales et communales faisaient complètement défaut au banquet. Et pourtant cette manifestation a été empreinte d'un cachet d'union et de modération qui a frappé les rares Vaudois qui ont eu le plaisir d'y assister.

La salle était décorée des portraits de personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire de ces dernières années : Mazzini, Cavour, Garibaldi. Ces rapprochements nous semblent forcés ; mais ces hommes ont, quoique partant de principes opposés, dévoué leur vie à la grande pensée commune de l'indépendance nationale, et cela suffit pour que les Italiens les confondent les uns et les autres dans un même sentiment d'amour et de reconnaissance. C'est là un signe caractéristique. Un peuple est capable de grandes choses, quand l'idée nationale y est assez puissante pour faire oublier les divisions de partis.

Que n'en est-il ainsi chez cette autre nation latine, la France, où les partis ne se pardonnent jamais et où les luttes intestines prennent parfois un caractère révoltant de cruauté et de barbarie ?

Philippe Corsat.

Philippe Corsat, ou *Pippo*, comme il aimait volontiers à se nommer, et comme le nommait tout le quartier St-Gervais, Pippo n'est plus. Il s'est éteint dimanche dans la matinée, mélancoliquement, philosophiquement, ne regrettant de la vie que son *Carillon*, duquel il était fier d'être père.

Pippo avait 67 ans. Il était bourgeois de Pully, où il est né. Vers 1830 il vint à Lausanne et entra comme garçon barbier chez Bonnet, alors place du Pont. Il regardait la vie avec assez de tristesse : son père n'avait pas été heureux en affaires ; cela le peinait et tout à la fois dérangeait les grands projets qu'il mûrissait. Pippo en parlait souvent à ses camarades de pension, chez Louis Vaney, rue de la Madeleine.

C'est là, chez Vaney, qu'il chanta pour la première fois sa chanson du *Choléra-Morbus*, qui fut imprimée et devint extrêmement populaire à Lausanne :

C'est le choléra-morbus !

En diète

Q'on le mette.

C'est le choléra-morbus !

Vite un bataillon de plus !

A Neuchâtel, puis plus tard à Genève, il continua à faire des barbes et des chansons. Les purs Genevois, les vieux Genevois de la vieille Genève, aimaient l'esprit frondeur de ce Figaro, qui semblait avoir été mis au monde tout exprès pour eux ; ils firent tant et si bien que Pippo finit par dire un éternel adieu au rasoir pour prendre la plume du journaliste. Il fonda, en 1852, son *Carillon de St-Gervais*.

Le *Carillon* est le seul journal charivarique suisse qui ait pu vivre plus de vingt ans ; parce que ce fut un journal supérieur ? non ; mais d'abord parce que Pippo était tenace et persévérant. Il n'a jamais voulu accepter cette idée que le *Carillon* pût mourir avant lui : — « Quand je n'aurai plus ni encre, ni plume, ni papier, nous disait-il un jour, j'écirai mes pensées sur les murs, avec mon sang et du bout de mon doigt. » Cela est honorable. Ensuite, le *Carillon* a pu vivre parce que Pippo, durant 22 ans, n'a cessé un seul instant de défendre la cause de l'ouvrier, sa liberté, son bien-être ; il l'a fait sans exagération, sans phrases, mais simplement, loyalement, comme fait un homme sincère et convaincu. Pippo,

en effet, était un esprit sincère; il aimait le pauvre sans avoir de haine pour le riche, et sans envie. S'il a jamais haï quelqu'un, ce furent les hypocrites, les phraseurs et les bigots. Ce n'est pas là un moyen toujours sûr de faire fortune à Genève; une modeste place de contrôleur du gaz ne tarda pas à lui être enlevée lorsque le parti du *Journal de Genève* arriva au pouvoir. Il cessa quelque temps après de faire partie du Corps législatif de la République.

La moitié du temps qu'il a passé à Genève, il l'a passé dans la gêne; la maladie est venue s'y ajouter dans les dernières années; ce fut d'abord, il y a trois ans, une fièvre qui faillit le mettre au tombeau; il craignit un moment de perdre la vue; puis une hydropisie dont il n'a pu guérir. Cependant il ne se plaignait guère, ne demandait rien et ne maudissait pas. « Ote-toi de notre soleil, » voilà ce qu'il répétait tous les samedis au *Journal de Genève*, en son nom et au nom de ceux dont il avait pris la défense. Ajoutons que Pippo était, par tempérament, sobre dans le boire et le manger. Là, comme en toute chose, il détestait l'excès.

La prose de Pippo ne valait absolument rien du tout, nous l'avouons; c'était l'enfance de l'art; mais ses vers sont en général très bien faits, d'une bonne facture; il en a adressé à Lamartine, qui lui a répondu par une épître en vers des plus flatteuses. Quelques-unes de ses chansons se distinguent par leur verve et leur causticité. Son plus mortel ennui sur cette terre a été de ne point savoir dessiner; il donnait les sujets des dessins du *Carillon* à un graveur, qui les traduisait souvent Dieu sait comme. Nous l'avons vu un jour donner ces *sujets*: c'était au temps du dernier plébiscite impérial: « Vous représenterez Badinguet avec un gros canon sous le bras, disait Corsat au graveur; vous ferez devant lui un perroquet qui doit représenter le peuple français; puis vous écrirez au bas:

Dis-moi oui,

Dis-moi non,

C'est la même chose!

L'idée était ingénieuse; le dessin fut affreux. Et toujours la même pensée revenait: « Quel dommage que mon régent ne m'ait jamais appris le dessin! »

Nous tenions à dire quelques mots à la mémoire de cet homme, qui fut une grande originalité et que le *peuple* de Genève n'oubliera pas de longtemps. Si tous les journalistes avaient sa sincérité, les affaires de la république n'en iraient certes que mieux.

Quinze cents personnes ont accompagné le corps de Pippo à sa dernière demeure; deux discours ont été prononcés sur sa tombe, le premier par M. Elie Ducommun, le second par M. Golay, président du Grand Conseil. « Honneur! trois fois honneur à la mémoire de ce brave citoyen, de ce digne patriote! » a dit M. Golay à la fin de son discours.

Nous disons la même chose.

D.

L'assemblée générale de la Société vaudoise des Beaux-Arts, qui a eu lieu à Yverdon dimanche dernier,

a laissé, paraît-il, de bien agréables souvenirs aux assistants. Le banquet qui a suivi la séance a été animé par de nombreux toasts, au nombre desquels on a surtout remarqué celui de M. le syndic Roguin, à la patrie, ainsi que celui de M. l'avocat Dufour que nous avons le plaisir de reproduire ci après:

Toast.

Inscrit, Messieurs, sur votre liste,
Seulement depuis ce matin,
Je veux, bien que loin d'être artiste,
Dire mon mot dans ce festin.
Primo donc, je vous remercie
Beaucoup de la distinction
Et promets de, toute ma vie,
Payer ma cotisation.
Secondo, je viens sans mystère,
En avocat un peu lancé,
Avouer ne savoir me taire
Une fois que j'ai commencé.
Souffrez, dès lors, que ma parole,
Sur un rythme large et nouveau,
Vous module une barcarole
Qui traite de tout, *ab ovo*.
Sondant les siècles et les âges,
Je veux peindre, en mots saisissants,
Et les fétiches des sauvages,
Et les mythes, ces dieux naissants,
Indra, Vichnou, Brahma lui-même,
Huitztléposchli le Mexicain,
Astarté, qui veut que l'on aime,
Sakja-Mouïni, Moloch, Vulcain,
Mars, Jupiter et ses maîtresses,
Danaé, Léda, même Io,
A Luther dire des tendresses,
Et crier: *Evviva Pio!*
Passant à d'autres exercices,
Je veux, en vers exubérants,
Mêler aux chansons des nourrices
Le dernier hoquet des mourants;
Je mettrai dans mon épopée
Des soleils et des lumignons,
Je trufferais ma ripopée
De perles, de myrrhe et d'oignons;
Enfin, couronnant l'édifice,
Je veux, d'un truculent sonnet,
Bouquet de mon feu d'artifice,
Célébrer le chat de Manet!
Fouillant, les bras nus, dans l'histoire,
Sonore, étourdissant, bavard,
Je ferai revivre, en leur gloire,
Rubens, Murillo, Léonard
De Vinci, Van Dyck, Van Ostade,
Raphaël, Poussin, Wouvermans,
Et, pour compléter la pléiade,
Le grand déboulonneur d'Ornans;
Tous les talents et tous les lustres,
Niederhäusern et son fusain,
Bachelin qui, chez les lacustres,
Va prendre la tasse en voisin.
Je veux chercher la ligne pure
Que le Jura trace au couchant,
Eternuer même en mesure
Et sonner juste en me mouchant....;
Jusque sous le toit domestique,
Portant mes instincts triomphants,